

# Ne soldez pas grand-mère, elle BRUSSE encore

ou les savoureuses grivoiseries de San-Antonio

---

**Dr Saïd SAÏDI**

Centre de l'Enseignement Intensif des Langues  
Université Batna 1

Humourisons donc avec San-Antonio et pour une fois sortons de la littérature (*lis-tes-ratures*, avait savamment titré le Professeur Foudil Dahou l'une de ses communications !) et des jargons guindés et souvent obscurcissant des notions simples à des fins de complications gratuites. San-Antonio ouvre le feu dans son 170<sup>e</sup> roman, et comme toujours dès les premières lignes avec un petit joyau, en l'occurrence (je n'ose pas le jeu de mot qui s'impose !) le nom de l'héroïne Gling-Gling « *ce qui, traduit du mandarin, signifie : "éjaculation matinale sur une feuille de nénuphar"* ». Cet exemple montre tout le génie de San-Antonio. Car il faut bien le reconnaître il s'agit de génie à l'état pur. Inclassable car il réalise, mine de rien, l'exploit, très rare, de mettre dans ses textes de l'humour, rejoignant en cela Rabelais qui faisait du rire une thérapie inégalable, mais aussi de la philosophie, celle de la sagesse « *La principale cruauté du destin étant de transformer les hommes en carcasses obsolètes, histoire de leur apprendre à mourir* ». Et du merveilleux avec Salami, son chien savant et plus au courant des travers des hommes que ces derniers pour eux-mêmes et leurs semblables. Et aussi de l'histoire, témoin caustique de son époque, regardée sans concession.

**Mots-clés :** *créativité, grivoiseries, génie, littérature, originalité.*

## **Do not sell grandma, she BRUSH again or the savory delicacies of San Antonio**

So let's humor with San Antonio and for once go out of the literature (read-eratures, had cleverly titled Professor Foudil Dahou one of his communications!) And stilted jargon and often obscuring simple notions for the purpose of free complications. San Antonio opens fire in his 170th novel, and as always from the first lines with a small jewel, in this case (I do not dare the pun intended!) The name of the heroine Gling -Gling "which, translated from Mandarin, means:" morning cumshot on a lily pad ". This example shows all the genius of San Antonio. Because we have to admit it is pure genius. Unclassifiable because he realizes, the feat, very rare, to put in his texts of humor, joining Rabelais in this that made laughter unequaled therapy, but also of philosophy, that of wisdom "The the main cruelty of fate being to turn men into obsolete carcasses, just to teach them how to die. "And marvelous with Salami, his scholarly dog and more aware of men's travels than these for themselves and their ilk. And also history, caustic witness of his time, viewed without concession.

**Keywords:** *Creativity, Noisiness, Genius, Literature, Originality.*

« *Quand je raconte ces histoires, est-ce que vous les voyez, ou est-ce que vous ne faites que les recopier ?* » (Indien Zuni)

## **Quelle interrogation ?!**

Aujourd'hui, en comparaison à Louis Pasteur, Alexander Fleming, John Loudon Mac Adam, Carl Benz, Bill Gates, qu'apportent François Rabelais, Jean Racine, Marcel

Proust, Victor Hugo, William Faulkner, Stéphane Mallarmé, Edgar Allan Poe, André Breton, Charles Baudelaire, George Simenon, San-Antonio ? C'est, au lieu de rehausser l'interrogation, la ramener à son stade inférieur à vouloir, ainsi, introduire une hiérarchie des activités, en vertu de besoins, matériaux serait-on tenté de dire. Car de ce point de vue, la littérature, la musique, les arts se retrouveraient en dernière position du classement. Et de ce fait, dénier à l'œuvre l'indicible plaisir de la découverte et la hâte quasi enfantine de prendre connaissance de son contenu. Certains romans se lisent d'une seule traite. D'autres marquent leurs lecteurs de façon indélébile. À ce titre, cette réflexion d'Umberto Eco, est d'une rare éloquence : « *Après avoir reçu une séquence de signes, notre mode d'agir dans le monde en est changé, pour un temps ou à jamais* »<sup>1</sup>.

Car l'être humain, au-delà de son existence végétative, part toujours d'une situation et d'un état d'ignorance. Auxquels ne peut remédier, de façon ludique qui plus est, que la littérature. L'homme n'évolue vraiment dans son humanité qu'en dehors des activités les plus nécessaires à sa survie. De cette ignorance fondamentale qui limite outrageusement son entendement et le noie continuellement dans cette absence cosmique de signification et de sémantique, l'esprit, veut hâtivement se débarrasser.

À cette vie biologiquement satisfaite, l'homme voudra adjoindre un sens, une signification. Combien de fois n'a-t-on pas entendu des personnes dire qu'elles voulaient donner un sens à leur vie ou que leur vie n'avait aucun sens. Dans cette vie sans sens, il n'y a point de Phileas Fogg, d'Etienne Lantier, de James Bond, de San-Antonio, ni de Bérurier. De ces héros d'œuvres littéraires, le lecteur, l'auteur aussi sans doute, ne sort jamais identique à lui-même. Il se sera renseigné un peu plus sur d'autres vies, des contrées lointaines, des passions, des désirs, des peurs, des défis, et à chaque fois un peu plus sur lui-même, en intégrant progressivement un pan plus ou moins important de cette sémantique, abstraite et pourtant si indispensable qui fait l'homme.

### **Richesse incontestée : la conquête de l'œuvre**

Telle ou telle œuvre enseigne et renseigne mieux que telle ou telle conquête technologique dispensatrice de richesse et de bien-être matériel et physique. L'œuvre est à ce point riche qu'elle restitue

*« le contexte historique, c'est-à-dire, entre autres, la biographie, avec ses éléments conscients et inconscients, la politique, la société, l'histoire, la langue, la culture à tous les sens du mot, la civilisation où baigne le romancier, les monuments légués par l'histoire passée et celle qui se fait, la multitude des livres, écrits, textes entre lesquels, triant, rejetant, assimilant, tout écrivain est constamment pris »*<sup>2</sup>.

Et de tous ces sens conjugués, un sens ou des sens de l'existence se formeront, et l'ennui d'abord, aussi bien que la mélancolie, la peur, l'envie, la jalousie s'atténueront ou s'estomperont pour laisser place à une sémantique des sentiments plus noble, évoluée, portée très haut. Et quand toute cette sémantique se révélera impuissante ou insuffisante à éclairer des existences, se dressera l'implacable fatalité du *Vieil homme et la mer* d'Ernest Hemingway, du *Riz et de la mousson* de Kamala Markandaya, de *La terre chinoise* ou des *Fils de Wang Lung* de Pearl Buck, pour amoindrir les revers de la vie et faire que tout lecteur assidu sortira, d'une situation désespérante, encore plus combatif et décidé.

<sup>1</sup> U. ECO, *Lector in Fabula*, Paris, Grasset, 1985, p. 55.

<sup>2</sup> C. PRÉVOST, *Littérature, politique, idéologie*, Paris, Ed. Sociales, 1973, p. 64-65.

Surgira aussi le *Pinocchio* de Carlo Collodi Lorenzini, pour meubler la solitude de celui qui n'a plus que lui-même pour spécimen de l'humanité. Et déboulera San-Antonio flanqué de l'inénarrable Bérurier et de ses monumentales frasques, pour pimenter la vie et permettre d'en rire pleinement, sincèrement, sans retenue, authentiquement.

C'est dire que l'écriture, aussi bien que la lecture, représentent beaucoup pour les hommes. Au point qu'ils gardent des textes datant de plusieurs millénaires. Traduits en langues d'aujourd'hui. Souvent par des écrivains qui ne veulent écrire autrement que dans l'esprit de cette époque. Et ainsi ils écument tous les documents et se livrent à tous les palimpsestes en les déplaçant dans l'époque de leur choix. Cette continuelle préoccupation de renouveler, de créer, et de vouloir explorer l'essence des choses a considérablement libéré les auteurs de tous les réflexes de l'imitation d'un modèle mythique et tenu pour suprême dans le genre. La notion de genre même s'est diluée très vite, du moins dans sa rigidité. En fait, l'auteur, on ne peut plus provocateur, puise dans l'immense continuum de la littérature et les thématiques les plus surprenantes envahissent la production scripturaire universelle, avec la puissance de l'innovation, résultat de deux principales révolutions philosophiques, construites autour de deux conceptions antagonistes, elles-mêmes érigées sur la grande découverte de l'ère moderne, le moi. La question est âprement disputée entre, d'une part, le rationalisme du siècle des Lumières français, généré par la pensée de René Descartes et d'Emmanuel Kant, et, d'autre part, l'idéalisme du courant germanique inspiré de la nature. Le rationalisme ébranle les systèmes de pensées antérieurs qui concevaient essentiellement que l'homme est le produit divin par excellence, et c'est pourquoi il est doté de la faculté de penser en toute indépendance et ainsi de concevoir son existence telle que son esprit et sa raison le lui dictent. L'homme est donc devenu maître de lui-même, débarrassé de l'ancienne vision qui l'obligeait à mettre son destin entre les mains des autorités religieuses et de Dieu, car il devient sujet pensant selon le cogito de René Descartes, et prend conscience de son existence, et de sa spécificité vis-à-vis de l'ordre social et religieux. Rationnel, le moi se cantonne dans ses limites cognitives, incapable de contrôler l'infini divin. Mais en contrepartie, l'autre moi, idéaliste, prétend embrasser la totalité de la création, le divin et lui-même. D'où le recours, par les littéraires, à des thématiques de plus en plus éclatées et en même temps impuissantes à exprimer le pendant des préoccupations ou des obsessions de leurs époques et de leurs sociétés respectives. Devant cette richesse inouïe, de rêveurs, tolérants et intellectuellement capables de largesses, solitaires, passifs devant ce qui leur arrive en dehors des grands cataclysmes des guerres et des génocides, les écrivains deviennent rationnels, calculateurs, maîtres de leurs émotions et de leurs destinées.

### **Poids du monde : le jeu subtil de l'écrivain**

Ces écrivains, conscients du poids du monde sans cesse grandissant sur les esprits des intellectuels, désormais hommes tourmentés, jouent complètement à tous les jeux de la polygraphie la plus poussée et ils investissent tous les codes selon les objectifs – souvent d'une grande complexité – qu'ils veulent atteindre. Lesquels étant de perdre leurs lecteurs sinon les désarçonner ou les dérouter avec de grandes énigmes sémiologiques. C'est d'ailleurs pourquoi cette science est née. À défaut d'expliquer l'inexplicable, les hommes se contentent de descriptions et de classifications. Les écrivains simulent la rigueur, l'extrême rigueur, et veulent, avant tout objectif, donner l'impression de dire la vérité, ou de la créer, pratiquement sans références à autre chose qu'à eux-mêmes. Comme le disait Tzvetan Todorov, penseur, théoricien de la littérature, ayant énormément écrit sur

l'écriture : « *L'existence de deux niveaux qualitativement différents est un héritage des temps anciens : le siècle des Lumières exige que la vérité soit dite* »<sup>3</sup>.

Deux niveaux qualitativement différents, celui de dire « *la vérité* » extratextuelle et surtout celui de dire l'autre, celle de l'écriture. Y compris désavouer la ponctuation et la quintessence de la langue actuelle, la phrase. Mais encore une fois, la littérature peut dans sa quiddité et son ubiquité contenir tous les paradoxes, même les plus dérangeants. Du moment qu'elle renferme tous les trésors de l'esprit humain en mesure de satisfaire les lecteurs les plus exigeants comme les plus tolérants. Dans cette simulation de diseurs de vérités, les écrivains, font endosser certaines entorses à cette rigueur affichée, à la modernité et à l'obsession de l'innovation.

Mais sans doute les écrivains considèrent-ils le travail de l'écriture littéraire comme une attitude transcendantale et pédagogique, donc une posture vide de sens préalable, mais qui prend vigoureusement conscience de la réalité à partir du moment où ils l'investissent artistiquement, ils en font une forme d'engouement abstrait mais obsessionnel, qui, jamais ne sera pleinement satisfait. Soutenue par cette ambition, la littérature n'est plus pour eux émotionnelle, mais intellectuelle. C'est pourquoi, les faits sont énoncés avec ce détachement intellectuel tellement convaincant qu'il déclenche les adhésions incondtionnelles et marque durablement les esprits les plus récalcitrants.

Sur ces faits, se grefferont d'autres, salutaires à l'homme. Sur ces greffes s'étalera le baume salvateur et apaisant de l'esthétique de la langue, source de ravissements et de jouissances à nulles autres comparables. L'expérience scripturaire revêt un caractère de délivrance à large spectre d'action. Comme bien des romanciers, tel écrivain libère son imaginaire trop ancré dans l'objectivité incisive de la réalité, en allant vers l'idéalisation de tous les acquis du savoir universel, aujourd'hui opulent, et en les intégrant avec beaucoup de talent dans une œuvre littéraire de fiction, donc de loisir. Mais l'auteur moderne, en intellectuel averti, ou en autodidacte accompli, contrôle ou s'efforce de contrôler le débit vertigineux de son texte par une volonté créatrice plus ou moins préméditée, rêve de tous les grands écrivains qui avouent en substance travailler sous l'impulsion des merveilleuses inspirations du hasard, souvent véritablement merveilleuses. Et immenses sources de jouissances pour les auteurs comme pour les lecteurs. Ces jouissances, pour reprendre Roland Barthes, « *ne sont pas au bout du texte, elles le traversent* » et le font sans doute exister et se maintenir.

### **L'incontestable plaisir de lire...**

Mais au-delà de toutes ces considérations théoriques et quelque peu techniques, le plaisir de lire San-Antonio reste la principale dimension de cet acte qu'est la lecture. Ce plaisir est d'abord axé sur le génie, à fleur de texte, omniprésent, authentiquement original, fondé sur une extrême liberté, celle reconnue universellement aux écrivains et jamais démentie. Y compris sous les gouvernements les plus frileux ou les plus dirigistes.

Lors d'une émission télévisée, intitulée *Derrière les portes*, le céléberrissime Umberto Eco, parle à juste titre de l'apport considérable du polar, du roman populaire dans la formation intellectuelle des personnes en montrant sa bibliothèque, immense, renfermant plus de trente mille livres. Parmi lesquels, figuraient, en bonne place, tous les romans de San-

---

<sup>3</sup> Tzvetan TODOROV, *Littérature et signification, langue et langage*, Paris, Larousse, 1967, p. 82.

Antonio. C'est dire l'importance de l'auteur dans le monde de la littérature, de l'édition, de l'échange livresque de manière générale. Même si certains esprits étriqués ont tendance à vouloir ériger un illusoire rempart qu'ils voudront étanche et infranchissable entre littérature et paralittérature, cette dernière jouit d'une audience et d'une vigueur que les œuvres consacrées n'atteindront point, celles-ci étant réservées à une élite intellectuelle, une intelligentsia qui, mue sans doute par l'instinct grégaire et tribal tapi dans tout être se croyant civilisé ou évolué, n'en finit pas de dresser des frontières hypothétiques.

Nul doute que le bon sens est la chose la mieux partagée du monde, si l'on en croit René Descartes. Nul doute aussi que le rire est le propre de l'homme, si l'on se réfère à Henri Bergson. Mais indéniablement, l'humour est ce qui rapproche et caractérise le plus les hommes, sans distinction de race, de culture, ni même de religion. Surtout lorsque cet humour est grivois. Ceci tient certainement au fait que cela se situe dans la périphérie immédiate de l'activité mais aussi des parties anatomiques assurant la perpétuation de l'espèce.

### **Registre san-antonien : la fable de l'humour**

San-Antonio excelle dans ce registre et l'on est tenté de vouloir citer tous ses romans, dans leur totalité, truffés qu'ils sont d'humour et de faits et gestes, les uns plus truculents que les autres. En effet, la caractéristique majeure de la production romanesque de San-Antonio, réside dans l'ornement de ses textes de grivoiseries, souvent très osées, mais savoureuses car humoristiques et souvent ironiques à souhait. À commencer par les titres. Leur seul parcours provoque une franche hilarité que le reste du texte ne dément pas. Sans compter les allusions à des personnages, des titres, des lieux, des références culturelles stéréotypées, connus, célèbres, à travers des jeux de mots très créatifs. Tels « *En long en large et en travers* », « *Mets ton doigt où j'ai mon doigt* », « *Faut-il vous l'envelopper ?* », « *Certaines l'aiment chauve* », « *Vol au-dessus d'un nid de cocu* », « *T'assieds pas sur le compte-gouttes* » ...

Pour illustrer pleinement ce recours massif mais paradoxalement non lassant aux grivoiseries, le cent soixante-dixième roman de San-Antonio, *Ne soldez pas grand-mère, elle BROSSSE encore* représente une occurrence parmi tant d'autres, mais d'une richesse graveleuse investie dans la moindre parcelle du texte. La toute première étant celle que représente le sous-titre en page de garde : « *Roman foutral* ». Corrosives et hilarantes ces grivoiseries traitent de tous les domaines du monde moderne et font de l'altérité une promenade sémiotique, agréable et enjouée, légère et humoristique, qui ne prête pas à conséquence. Le dragon étant emblématique en Chine, l'auteur sacrifie donc au mythe mais son dragon est « *couillonné* » ! San-Antonio ne fait pas de concession et demeure égal à lui-même en débutant par une phrase incisivement nominale, pour un impact initial total : « *L'hôtel du Dragon Couillonné à Hong Kong* »<sup>4</sup>.

Comprenant les enjeux de la phrase d'ouverture, San-Antonio ne déroge pas à la règle et plante le décor, qui jamais ne sera délaissé, et le texte sera parsemé de ces pépites hilarantes et osées, quelques-unes accédant au rang de perles alliant aussi bien créativité, originalité, poésie, génie, ironie, détournement acerbe de stéréotypes, causticité de

---

<sup>4</sup> SAN-ANTONIO, *Ne soldez pas grand-mère, elle BROSSSE encore*, Paris, Fleuve Noir, 1997, p. 13.

pensée moqueuse... Ainsi quelques lignes plus loin, le premier personnage est décrit comme ayant des yeux qui « *doivent être la réplique de son trou du cul* »<sup>5</sup>.

Puis l'éclair, la fulgurance de la créativité, du génie poétique et de l'imagination débordante :

*« Il est accompagné d'une mignonne entraînée au nom poétique de Gling-Gling, ce qui, traduit du mandarin, signifie : "éjaculation matinale sur une feuille de nénuphar" »*<sup>6</sup>.

Sans doute San-Antonio partage-t-il avec François Rabelais les propriétés ou les vertus du texte littéraire dans sa vocation humoristique lequel est écrit

*« [...] dans le seul dessein de désopiler la rate de tous les pauvres humains, de tous les pauvres malades, vérolés et goutteux et qui n'a d'autre objet que celui d'être un joyeux passe-temps, une orgie comique à ventre débridé pour chasser les humeurs noires »*<sup>7</sup>.

Omniprésente, la grivoiserie investit tout. L'onomastique très capricieuse et inventive toute dirigée vers le licencieux : « *Ce gros tas de fric se nommait Tupu Duku, tels la plupart des Japonais dans mes livres* »<sup>8</sup>.

L'onomastique mais pas seulement. San-Antonio, décrit les pratiques sexuelles avec de puissantes comparaisons, accentuées par la terminologie argotique beaucoup plus expressive et surtout extrêmement imagée :

*« Tu sais ce qu'est la demeure de ma vieille vamp marécagée ? Un bordel, mon chou. Mais attention : pas le boxif infâme pour docker aux pistons entartés ! Non, la claque tout suprême dans lequel les riches et les puissants (pléonasme) vont se faire souffler dans le gicleur ou détartre le pot d'échappement au gode d'ivoire vaseliné »*<sup>9</sup>.

Ces descriptions imagées ne reculent devant aucune exagération, décuplant ainsi l'effet langagier populaire, ne s'embarrassant d'aucune limite ni de la moindre précaution :

*« Il affurait assez gros. Y avait un côté attractif dans ses transports peu communs. Quand les clients ne le "consommaient" pas, ils s'amusaient à lui carrer dans le prose des objets pas croyables, genre balayettes de gogues ou ampoule électriques. Son record : un magnum de champ' millésimé. Faut vraiment avoir l'anus aussi large que les arènes de Nîmes pour s'enquiller un truc de ce volume ! »*<sup>10</sup>

San-Antonio, souvent, par des énoncés minimaux, crée de véritables figures de style inédites et toujours savoureuses, preuve d'un instinct de l'écriture relevant du génie pur, par cette savante juxtaposition de termes sans rapport logique naturel les unissant mais aboutissant à ces effets de sens admirables : « *Alors là, j'entre en érection mentale* ». <sup>11</sup>

---

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> BOGAERT & PASSERON, *Les lettres françaises, XVIIe Siècle*, Paris, Magnard, 1958, p. 69.

<sup>8</sup> SAN-ANTONIO, *Ne soldez pas grand-mère, elle BROSSÉ encore*, op. cit., p. 34.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 217.

Il serait absolument vain de regarder les romans de San-Antonio avec des préoccupations critiques, savantes, des approches élaborées, universitaires, scientifiquement argumentées, faisant appel aux grandes disciplines explicatives des phénomènes humains, culturels surtout, telles la psychologie, la psychanalyse, la sociologie, l'histoire, car par ce choix discursif, San-Antonio se joue du sérieux de toutes les sciences, du vraisemblable, de la pesanteur étouffante du vrai, de l'aliénation continuelle des écrits contestataires et engagés, toujours dictés par un existant, un préalable, un déjà-là, un déjà dit, manipulateurs donc et restrictifs plutôt que libérateurs ou incitateurs à quelque envolée originale.

### **Quel magicien !?**

San-Antonio, en véritable magicien, prestidigitateur des mots, cache si bien son jeu et l'occulte au point de n'offrir aucune prise à l'analyse des procédés discursifs permettant d'examiner et de comprendre ce foisonnement exceptionnel de grivoiseries les unes plus hilarantes que les autres, mais qui ne portent aucun préjudice à l'harmonie du texte. Sans doute la liberté extrême en littérature y est pour une large part dans cette homogénéité, car l'écrivain a ce privilège de n'être tenu de rendre compte à personne sur son dire. Mais cette construction savante d'une profonde densité, articulée sur tous les aspects du savoir universel, encyclopédique, intégrée avec un si grand soin, avec cette linéarité, cette finesse de grain, ce polissage parfaitement visible où ne se révèle pas la moindre aspérité, relève du véritable prodige. Il aurait fallu citer toute l'œuvre pour montrer, prouver ce savoir exceptionnel.

Telle serait la position de San-Antonio. Écrire en iconoclaste, en jouisseur, en explorateur de tous les possibles langagiers et narratifs, en favorisant la dimension populaire, spontanément et sans snobisme ou désir de briller par une attitude et une langue guidée et assurant sa propre vanité, sa fondamentale inutilité car renforçant seulement l'arrogance intellectuelle, source de conflits, d'incommunicabilité, de mépris et d'affrontements.

### **Bibliographie**

- BOGAERT & PASSERON, *Les lettres françaises, XVIe Siècle*, Paris, Magnard, 1958.  
ECO, Umberto, *Lector in Fabula*, Paris, Grasset, 1985.  
PRÉVOST, Claude, *Littérature, politique, idéologie*, Paris, Ed. Sociales, 1973.  
SAN-ANTONIO, *Ne soldez pas grand-mère, elle BROSSE encore*, Paris, Fleuve Noir, 1997.  
TODOROV, Tzvetan, *Littérature et signification, langue et langage*, Paris, Larousse, 1967.

### **Pour citer cet article**

Saïd SAÏDI, « Ne soldez pas grand-mère, elle BROSSE encore ou les savoureuses grivoiseries de San-Antonio », *Paradigmes* 2019/6, p. 61-67.